

# LA MUSIQUE, DIEU ET L'AMOUR

MICHEL CAZENAVE



On connaît le mot d'esprit de Jules Romains dans *Les Copains*: "*La fanfare attaqua l'Hymne russe qui se défendit bien*". Or, je me fais cette réflexion que nous usons, pour la musique, d'un vocabulaire étonnant. Ne dit-on pas d'un orchestre qu'il *exécute* une symphonie - ce qui signifie sans doute qu'elle y a perdu la tête, ou peut-être, après tout, qu'on lui a envoyé une balle en plein cœur ?

Mais, si ce langage, en fin de compte, se révélait adéquat ? J'ai bien vu des jeunes femmes perdre la tête à entendre des *lieder* de Schumann ou devenir aussi pâles que si elles avaient reçu, en effet, une balle dans le cœur. Il est vrai que, dans ces circonstances, *d'habitude*, il traînait un jeune homme dans les parages immédiats... : j'ai toujours soupçonné que la musique fût un art de *l'éros* conquérant.

Resterait à savoir quels sont les liens mystérieux qui ont *uni* de tout temps (mais quelle *union* est-ce là ?), les émois amoureux et la stratégie militaire. Dans les temps

anciens, après tout, on *faisait le siège* d'une jeune femme - et si on ne lui avançait son siège pour qu'elle pût mieux écouter son Mozart préféré, c'était qu'on ourdissait les complots les plus noirs... Quand elle disait *oui* d'aventure, n'en concluait-on pas tranquillement qu'elle venait de *se rendre*, ou dans le pire des cas, qu'elle avait *succombé* - comme une *redoute* en ruine que quitte sa garnison?

Mais ce n'était là que langage de petits mâles vaniteux...

Et je voudrais qu'on forgeât une langue nouvelle pour parler de musique comme pour parler de l'amour.

...Qui dépendent au plus profond du *féminin de l'être* - de cette puissance d'accueil où se révèle sans doute la face cachée du divin?

D'ailleurs, la mystique et la musique vont largement de pair : l'aveu de Freud, sur ce point, est parfaitement éclairant quand il écrit à Romain Rolland, au terme de leurs échanges sur le "*sentiment océanique*", qu'il est fermé, quant à lui, autant à la mystique qu'il l'est à la musique.

Car l'une ne va pas sans l'autre - et si Kali la divine apparaît à Ramakrishna dans un fracas de lumière, dans une symphonie sur-réelle où bat le cœur du monde, Isolde mourante sur le corps de Tristan voit les vents se lever tout chargés de parfums, elle s'engloutit dans le sein d'une jouissance si extrême qu'elle en perd la conscience et se transfigure sur le champ.

La musique, à l'évidence, renvoie à de *l'originnaire*, à ce qui précède et qui fonde le langage articulé comme les hommes l'ont construit. C'est une *érotique* en action, avant même que l'éros soit structuré chez l'humain ; c'est une *érotique de l'infini*, avant que la finitude de notre condition mortelle ne se fût accomplie, ou bien après que cette érotique l'a justement dépassée, après qu'elle a soigné cette blessure essentielle que, selon les traditions, on appellera la chute, l'oubli, l'ignorance - ou tout simplement, le manque-à-être.

Érotique si profonde qu'elle s'inscrit *dans* ce temps de merveille qui est celui du *jamais* - c'est-à-dire du *toujours* : elle s'inscrit dans un temps qui déborde tout temps, dans l'éternité prodigieuse où le passé et le futur ont perdu tout leur sens au profit de l'instant où s'entrouvre le ciel.

Y a-t-il pourtant une musique qui ne soit dans le temps, qui ne déroule son temps - et ne le nie de ce fait en feignant de l'habiter : elle l'occupe tellement bien qu'elle l'occulte de fait ?

De ce point de vue, au fond, la parole divine, en ce qu'elle excède de toutes parts notre simple langage, en est peut-être à la fois comme la source et l'azur en ce qu'elle est *parole pure* (c'est-à-dire, dans le même mouvement, ce souffle qui nous entoure et la vibration de ce souffle, de ce respir qui se donne de la sorte à entendre), peut-être donc, de ce point de vue, la parole divine est-elle d'abord une musique, le chant surnaturel d'une voix qui transcende toute voix qui voudrait s'élever de la terre ?

Dans la tradition juïque, et dans l'exploration des différents types de rêves où se manifeste peu ou prou l'absolue divinité, on sait qu'on établit (jusqu'à Maïmonide, c'est tout dire !) une distinction essentielle entre les songes où *l'on voit la parole* et ceux où *l'on entend les images*.

Ce qui établit le lien entre le phénomène de *l'audition* (y compris, bien entendu, de l'audition mystique), et celui de *l'apparition*, autrement dit, de la théophanie par laquelle le *Saint béni soit-il* se manifeste et se donne à saisir en conservant son secret... et en protégeant ainsi l'homme de la mort quasi certaine qui résulterait d'une vision immédiate de Dieu : *"Moïse se voila la face, dans la crainte que son regard ne se fixât sur Dieu"*, s'explique vers la fin de l'Exode de cette déclaration de Yahvé : *"Tu ne peux pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et demeurer en vie (...). Voici une place près de moi. Tu te tiendras sur le rocher et, quand passera ma gloire, je te mettrai dans la fente du rocher, et je t'abriterai de ma main durant mon passage. Puis j'écarterais ma main et tu me*

*verras de do s; mais ma face, on ne peut la voir ! ”.*

Aussi, je me demande en fin de compte si toute musique, aussitôt qu'elle atteint vers le haut de l'échelle, ne demande pas forcément cette écoute attentive qui se forme dans le sein du silence accompli – pour recevoir le message de *la voix même du silence*. Qui saurait entendre, par exemple ces chœurs d'anges musiciens dont parle Jean Chrisostome ?

En s'ancrant certainement dans l'étude la plus précise de la physiologie humaine (du travail du larynx à celui des cordes vocales), c'est aussi en s'ouvrant à la signification mystique du chant et de la *respiration* qui le soutient, que nous pouvons comprendre comme le son, rapporté à sa source et au bain amniotique où on l'a d'abord entendu, est un signe sensible du mystère même de la Création, le témoignage et l'écho du *Fiat* d'avant les temps – qui permet d'en entendre, sinon la tessiture, tout du moins comme la traîne qui s'épand en le masquant dans l'éternité sans rivage.